

## Vie des arts

# Madones anciennes du Musée de Montréal

Jules Bazin

---

Numéro 13, Noël 1958

URI : [id.erudit.org/iderudit/55268ac](https://id.erudit.org/iderudit/55268ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN 0042-5435 (imprimé)  
1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Bazin, J. (1958). Madones anciennes du Musée de Montréal. *Vie des arts*, (13), 41–45.

---

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1958

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

# MADONES ANCIENNES

## DU MUSEE DE MONTREAL

par Jules BAZIN



ES premiers siècles de la peinture sont représentés au Musée des Beaux-Arts de Montréal par quelques tableaux intéressants. Le fonds original s'enrichit graduellement, et l'on vient d'acquérir deux oeuvres italiennes où le réalisme propre aux peintres primitifs est remarquable : une très curieuse *Déposition de saint Pierre* et un *Saint Jérôme au désert*. L'anachorète s'est retiré du monde mais il est pourtant vêtu d'une belle tunique blanche, serrée à la taille par un cordon doré. Planté droit devant nous, il se frappe consciencieusement la poitrine avec un caillou et nous regarde comme pour juger de l'effet. Un lion, qui se voudrait méchant et qui n'est qu'héraldique, l'accompagne tandis que des bêtes maléfiques : serpent, scorpion, lézard, crapeau et peut-être un oursin, font cercle devant lui. Le bon exemple n'est sans doute pas convaincant, mais il est exprimé de charmante façon.

A l'occasion de Noël, nous vous présentons quelques madones de la fin du Moyen Âge ou plutôt du début de la Renaissance puisqu'il s'agit surtout de tableaux du Quattrocento. Précisons toutefois que les photos, si bonnes soient-elles, ne rendent pas complète justice aux tableaux. Les somptueux fonds d'or gaufrés, les riches broderies, le coloris naïf et si plaisant abandonnent la prédominance au dessin un peu sec qui caractérise les écoles siennoise et florentine au temps de leur prime jeunesse. Ceci est particulièrement le cas de la *Maesta* de Giovanni del Biondo où les chérubins rouges et bleus, se perdent dans le fond et où la belle robe blanche doublée d'or du Bambino ne chante plus aussi fort sur le coloris sombre des vêtements de la Vierge.

Bien entendu, ce ne sont pas des tableaux de peintres très connus, si l'on excepte la Vierge et l'Enfant de Botticelli. Dans cette belle oeuvre, dense et pleine, le grand Florentin, si longtemps oublié, me semble dépasser Fra Filippo Lippi, son premier maître.

La Mère sait la fin pitoyable de la mission de son Fils. Toute sa tendresse inquiète et sa volonté de le défendre apparaissent dans ses yeux, dans sa bouche ferme et gonflée de désolation. Quelle douceur dans l'expression de la main qui soutient la tête et combien charmante l'idée de l'avoir enveloppée dans le bout du voile de la Vierge qui forme contre la méchanceté du monde un frêle et transparent asile. Quant à l'Enfant, son regard un peu triste indique sa résignation et le souci de rassurer sa Mère. L'intensité de sentiment fait de ce tableau une oeuvre de haute spiritualité, et il n'est pas jusqu'à la tonalité un peu grise de l'ensemble qui ne lui confère un cachet d'authenticité.

Moins fortement marqués peut-être, les mêmes sentiments se lisent sur les traits de la jolie petite Vierge gothique française que nous reproduisons. De ses yeux légèrement bridés, cette toute jeune fille, dont le visage conserve encore les formes un peu dodues de l'enfance, contemple, elle aussi, son petit avec une sorte d'étonnement inquiet. C'est une pièce magnifique et il est fort dommage qu'elle ne nous soit parvenue intacte.

En examinant ces madones on verra enfin jusqu'à quel point, en un siècle, le sentiment religieux a évolué et s'est éloigné du type de la Vierge en majesté, hérité de Byzance.

**L**A VIERGE, couronnée et assise sur un trône, porte l'Enfant sur ses genoux. Surmontée de Dieu le Père et du Saint-Esprit, elle est accompagnée de part et d'autre par des chérubins ainsi que par quatre grands anges couronnés. La Vierge porte une tunique rouge et un grand manteau brodé d'or d'un bleu très foncé. L'Enfant, vêtu d'une robe blanche brodée et doublée d'or, caresse d'une main un bel oiseau que lui présente un des anges tandis que d'un geste

charmant il abandonne sa menotte à un autre ange. Les somptueuses robes des anges, blonds ou roux, sont d'un gris verdâtre relevé par des écharpes rouges ou bleues. Cette Maesta est naturellement d'une composition très symétrique. La Vierge triomphante qu'avait conçue l'art byzantin est ici rendue avec une douceur toute siennoise. Contraste entre le visage animé de l'Enfant et le visage modeste et placide de sa Mère. Le fond d'or est assez mal conservé.



GIOVANNI  
del BIONDO  
*Vierge en majesté*  
(Seconde moitié du  
14e s.).  
Peinture sur  
panneau;  
78½" x 36¾";  
acquise en 1955.

FRANCESCO  
di GIOVANNI  
BOTTICINI  
(1446-1497).  
*La Vierge adorant  
son Fils*  
(Dernier quart  
du 15e s.).  
Peinture  
sur panneau;  
42" x 28".



**L**E FOND D'OR a cédé la place au paysage; celui-ci, très lumineux, fait partie de la composition. La Vierge, vêtue d'une tunique rouge et d'un somptueux manteau bleu brodé et piqué d'or, doublé d'un bleu plus foncé, adore Jésus. Il est tendrement posé sur le bas du manteau de sa Mère qui recouvre la pauvre paille de l'étable. Le visage de l'Enfant, un peu conventionnel, est fortement coloré.

L'auteur a passé sa vie à Florence. Son fils Raffaello, mieux connu que lui, était sans doute meilleur peintre puisqu'une de ses madones, au Musée de l'Ermitage, a été longtemps attribuée à Raphaël. Il est bien possible d'ailleurs que la confusion soit née de la similitude des prénoms.



Sandro BOTTICELLI (1444-1510)  
*La Vierge et l'Enfant.*  
Tempera sur toile; 22" x 15".  
Don de R. B. Angus, en 1917.

**L**A VIERGE porte, sur une chemise blanche et une robe rouge, un manteau bleu doublé de brun. Ses cheveux sont d'or fauve, plus clairs chez l'Enfant, et un voile transparent les recouvre. Les auréoles sont d'un or profond. Le groupe se tient devant une fenêtre et il occupe presque toute la composition. En bas, à gauche, un livre bleu à tête dorée se détache sur un linge blanc; derrière, un paysage très simple où l'on discerne une chapelle flanquée de deux clochetons. Ce tableau porte le nom de *Madonna dei Concina*, *Madone du Tanneur*. Serait-ce une allusion à Mariano Filipepi, père de l'artiste ?

Botticelli, que l'on fait maintenant naître en 1444, a passé sa vie à Florence. Élève de Fra Filippo Lippi et de Pollajuolo, il fut victime, si l'on peut dire, de son enthousiasme pour Savonarole et mourut presque inconnu. Ignoré pendant des siècles, il a été remis à sa juste place, l'une des premières, par Ruskin, les Préraphaélites anglais et la critique contemporaine. Le génie de Botticelli a été de savoir concilier les deux tendances de l'art florentin, la souplesse et la force, le dessin et la couleur.

ANONYME

*La Vierge et l'Enfant* (15e siècle).

Pierre de Caen polychromée; 16" x 11½".

La provenance de cette statue est ignorée.



**L**A VIERGE, un peu trapue, s'est humanisée et se penche avec tendresse sur son Fils. Son visage est empreint de la douceur siennoise. Vêtue d'une tunique rose et d'un manteau bleu foncé où se jouent de beaux griffons héraldiques, dorés et ailés, elle est assise sur un coussin rouge. Sur le magnifique fond d'or gaufré se détachent deux anges portés sur de petits nuages bleutés et vêtus de tuniques respectivement orange et brun rougeâtre, semées de traits d'or. L'Enfant, qui est encore plus trapu que sa Mère, porte une robe ceinte d'un cordon doré. Il tient une colombe dans sa main droite.



Andrea di BARTOLO (1389-1428)

*La Vierge et l'Enfant*

(Premier quart du 15e s.)

Peinture sur panneau; 25½" x 18".